François Cayol

Entre le dessin et la gravure

Thierry Devynck

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/609>

DOI : 10.4000/estampe.609

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 60-67

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Thierry Devynck, « François Cayol », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 251 | 2015, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/609> ; DOI : 10.4000/estampe.609

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

François Cayol

Entre le dessin et la gravure

Thierry Devynck

NOTE DE L'AUTEUR

Une exposition est consacrée à François Cayol du 10 au 27 septembre 2015 à l'espace Cherche-Midi (102, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris).

Il a publié un ouvrage sur son œuvre (François Cayol, *Dessins nomades*, Paris, éd. de La Huppe, 2011, 216 p.) et dispose d'un site Internet (<http://www.francois-cayol.com>).

François Cayol, comment êtes-vous venu à la gravure ? et d'abord cette question simple : vous considérez-vous comme un graveur ?

C'est une longue histoire, cet art occupe une place importante dans mon cheminement personnel. Il y a des graveurs de toutes les sortes ; sans doute je ne fais pas partie de ce qu'on pourrait appeler l'espèce des graveurs graveurs, mais je dois beaucoup à cette discipline, au point que je n' imagine pas ce que je serais aujourd'hui sans son apport. Ce fut affaire de circonstances. À vingt ans à peine, en 1975, je me suis trouvé à Aix-en-Provence dans une académie de peinture et dessin. Imaginez quelque chose de très traditionnel (le travail sur le modèle, les socles, les plâtres, etc.). Une dame qui était là m'a dit en regardant mes feuilles : « François, vous devriez vous essayer à la gravure. » Mes dessins étaient très linéaires, sans doute, très cernés et pouvaient déboucher sur autre chose, trouver dans la gravure un prolongement, peut-être un aboutissement. Denise Cartoux, qui était graveur en taille-douce (pointe sèche, eau-forte et burin), m'a fait faire une première planche et je n'ai jamais lâché depuis, même s'il faut admettre que ma pratique a été plus ou moins assidue selon les époques.

III. 1. Portrait de François Cayol à Amsterdam, rue nommée d'après Hercules Seghers

Qu'est-ce qui vous attirait dans ce métier ?

Un ensemble de choses. C'était les années soixante-dix, autrement dit l'après-soixante-huit. L'enseignement des beaux-arts avait volé en éclats, plus rien ne tenait debout. Or cette vacance avait quelque chose de pénible ; les jeunes gens, et les futurs artistes comme les autres, ont besoin de s'appuyer sur quelque chose pour se construire. Dans les arts, le premier danger est de tomber dans le dilettantisme. La peinture, le dessin m'attiraient à dix-neuf ans, mais il faut travailler beaucoup pour devenir un artiste passable et je ressentais le besoin d'un cadre. La gravure me l'a offert, sans doute parce qu'elle n'avait pas subi le même séisme que les autres disciplines. Dans la gravure, par la force des choses, il reste toujours une forte contrainte technique. Je sens qu'on s'achemine vers la conclusion classique du salut par la contrainte. Je ne suis pas doloriste, mais il y a du vrai là-dedans et par ailleurs j'ai beaucoup aimé tout ce qui touchait à l'organisation artisanale de l'atelier, aux procédures du travail, aux rites immuables et au respect des étapes, au soin nécessaire à toute opération. En bon débutant, tout m'enchantait dans la gravure, les marges, la cuvette, etc. Et j'aimais aussi l'atmosphère simple et chaleureuse de l'atelier, la complicité, les belles rencontres. Du métier j'ai tout appris de Louis Calevaert-Brun. Il était déjà très âgé. Il fut pour moi un maître à l'orientale : tout passait par l'exemple et l'allusion, par la cohabitation avec lui, par sa présence. En parfait disciple, j'allais lui chercher tous les matins son paquet de gitanes maïs, enfin vous voyez. Je me souviens avec émotion de son atelier dans le treizième, où il était à la fois graveur et tireur, rue Léon-Maurice-Nordmann. Un beau jour il me complimenta : « Pas si mal. » J'en fus touché et fier. Alors que d'habitude il n'était question que de technique, d'encrage, d'essuyage, etc., il avait commenté cette fois la gravure elle-même et en cela me signifiait avec tact que j'avais franchi un seuil. Je crois être devenu assez calé en gravure, et puis un jour j'ai manqué d'air, j'ai eu envie

de quitter ce cocon et je me suis mis à la pointe sèche pour sortir de l'atelier. Par la suite, j'y suis retourné, entre les voyages, à l'Atelier 63 de Joëlle Serve rue Daguerre. J'étais très bon au flambeau ! Le flambeau dans la cour pavée, le tirage et la pointe sèche étaient mes trois contributions auprès des nouveaux. Pendant des années, j'ai regardé la gravure comme l'aboutissement de ma démarche. Quand je dessinais quelque chose, j'avais en tête les planches que j'en ferais. Je tirais mes plaques moi-même, je prêtai grande attention aux papiers, j'en avais d'anciens qui donnaient de très beaux tirages, je réalisais des épreuves sur différents papiers japon appliqués. Ne serait-ce qu'en cela, j'ai ma place dans la communauté. Et puis ça m'a passé, la pratique du plein air est devenue cet aboutissement, ce qui m'intéresse et m'attire plus que tout le reste.

III. 2. *Les Filets chinois, Kochi*, pointe sèche, 2011, 34 x 62 cm

Le reste. Y a-t-il d'autres aspects de la gravure qui vous aient séduit ou marqué ?

Oui, bien sûr, j'y venais. J'étais et je reste un linéaire. Or la gravure m'a fait comprendre et sentir ce qu'est le trait. Les praticiens me comprendront, mais aussi les amateurs d'estampes. Le cuivre est un matériau sensuel ; il est un plaisir physique à inciser le métal, à le scarifier, à conduire son outil, pointe ou burin. Chaque instrument a son rendu particulier. C'est la même encre, mais le noir d'un trait à l'eau-forte n'est pas le noir de la pointe sèche, avec son velouté spécial si délicieux sur les premières épreuves, et qui tient à la barbe de métal. J'ai aussi utilisé la roulette, le berceau et le brunissoir. Tout cela avec discrétion j'espère, parce que je n'aime pas l'ostentation de la technique. Il me plaît au contraire qu'on ne voie pas comment c'est fait. Vous voyez que mes idées sont classiques. Je crois avoir poussé assez loin ma technique en taille-douce, même si ma pratique du medium reste liée au dessin, à la ligne. Ma préférence pour la pointe sèche tient sans doute à ce qu'elle est de tous les procédés le plus primitif. L'eau-forte est plus cérébrale, plus méditée. Mes planches gravées sont toujours les interprétations d'un dessin. La gravure a tendance à étendre ses domaines et dépendances (c'est son évolution naturelle), à explorer des territoires autonomes, étrangers au dessin. Tout cela n'est pas pour moi, mettons que je suis un primitif ; ma pratique est « *straight* », comme disent les Américains. Un artiste prend son bien partout et chacun fait son tri dans ce qui

s'offre à lui. Je m'en tiens à la ligne ; dans l'univers de la gravure, elle m'est seule essentielle, elle me suffit et me comble.

III. 3. *Amours de tipules*, pointe sèche, 2009, 4 x 6 cm

Avez-vous abordé d'autres domaines que la taille-douce ?

Non, j'ai fait de l'eau-forte et, comme je vous le disais, surtout de la pointe sèche. Je n'ai jamais approché la lithographie, une technique pratiquée dans des lieux différents ; c'est une autre famille, un autre monde. D'ailleurs on ne grave pas en lithographie (sauf Picasso), on dessine. Vous pourriez me dire que justement, en tant que dessinateur... Mais il faut se méfier des logiques apparentes. Je n'ai jamais ressenti le besoin de faire de la litho, puisque les techniques photomécaniques modernes nous permettent de reproduire le dessin sans passer par elle.

III. 4. *Vieil aveugle à Sana'a*, pointe sèche, 2000, 8 x 12 cm

Comment s'articulent vos pratiques du dessin et de la gravure ?

Elles se répondent. Quitte à décevoir les lecteurs de votre revue – il faut avoir des scrupules – je crois être davantage dessinateur que graveur. Cette réserve faite, je suis convaincu avec le recul que la gravure m'a permis d'être le dessinateur, l'artiste que je suis devenu. D'abord je poussais la plaque au-delà du dessin sur le vif qui était son modèle. La pointe dans le vernis passé au flambeau oblige à une finesse extrême. Ce côté linéaire, fin et minutieux, extrêmement précis, me convenait parfaitement parce qu'il induit un certain style dans le dessin. De là, mes dessins sur le motif sont devenus plus aboutis. J'ai aimé cette impression, que je dois à la gravure, d'avoir reculé les limites du possible de ce côté-là. La gravure a aiguisé mon œil de mouche, je dessine chaque feuille de l'arbre, chaque cil de l'insecte, c'est ainsi. Et dans le même temps, de cette minutie la maturité a libéré mon trait. Je crois qu'un artiste peut résumer dans sa vie toute l'histoire de l'art. Jeune il a le regard d'un enfant et s'attache au monde immédiat qui l'entoure, puis ce regard s'élargit, il voit plus loin. Ce fut mon cas. Lors de mes premiers séjours au Maroc je dessinais des coins d'oasis. J'en suis venu plus tard à faire de grands pans de désert.

III. 5. *Vautour moine*, pointe sèche, 1998, 8 x 12 cm

Et cette évolution se traduit aussi dans la gravure ?

Oui, mais à l'inverse. Je grave moins de grandes plaques, de vastes paysages mais davantage de petits motifs, de détails, de croquis. Le dessin de plein air est ce qui m'occupe le plus depuis quelques années, pour toutes sortes de raisons pratiques d'une part, mais qui sont au fond intimes, probablement. J'ai connu des graveurs de race, comme mon vieux maître, qui était capable d'aller sur le motif avec des petits cuivres et de graver directement dans la pinède. Je ne l'ai jamais expérimenté ; je grave classiquement à l'atelier, ce qui fait que ma gravure est forcément, comment dire, un produit dérivé. Je reporte les grands traits du dessin sur la plaque vernie. Je procède à une première morsure puis, ayant ôté le vernis, je continue à la pointe sèche. Il s'agit de nourrir la gravure. Or je suis moins partant, comme naguère, pour m'astreindre deux mois au travail d'une grande planche. Les yeux ont du mal à suivre et je me suis fatigué du travail sur ces grands cuivres aux lunettes et à la loupe, appareil inévitable vu mon style de dessin très fouillé, alors que je peux dessiner en extérieur presque à l'œil nu. Reste que sur certains motifs, il m'arrive aussitôt de penser, tout en dessinant, que ça ferait une belle gravure. Ainsi ces filets chinois : j'ai traversé la mer d'Oman pour les dessiner, je voulais les connaître depuis des années. Bien avant de les voir, je rêvais de les dessiner et d'en tirer une gravure. Ce côté très graphique, bien sûr, mais aussi des réminiscences, Whistler ?... Nous parlions de l'aspect intime des choses. Lorsque j'étais résident à l'abbaye de La Prée, au milieu des champs et des bois, auprès d'une rivière, dessin sur le motif et gravure à l'atelier où j'avais ma presse se sont harmonieusement unis en un seul lieu. Ma fille Alice y a gravé et tiré ses premières plaques à guère plus de six ans, j'aime repenser à ces quelques années qui ont été l'exception. J'ai toujours été homme de plein vent et contrairement aux gens qui deviennent casaniers avec l'âge, je suis même de plus en

plus nomade. Il m'est difficile de tenir en place plus d'un mois. Sans doute, un sentiment d'urgence m'attache au dessin, qui est mon vrai domaine d'élection.

III. 6. *Chèvre du Djebel Chems*, pointe sèche, 2008, 8 x 12 cm

Je crois savoir que vous pratiquez aussi la photographie.

Assez peu et certainement pas en photographe. J'aime la photographie et je me déplace avec un Minox 35 (que je casse ou perds régulièrement). Aujourd'hui j'emporte aussi un petit appareil numérique, qui me sert principalement à noter les rapports de couleurs dans le paysage, pour les poser sur le dessin, une fois de retour à ma table. Mais le dessin lui-même, je le fais toujours sur le motif. Certains artistes dessinent d'après photo, ce qui pour moi est inconcevable.

III. 7. *Plaza de Armas, Arequipa*, pointe sèche, 2014, 8,5 x 13 cm

Y a-t-il des sujets qui, à vos yeux, seraient plus pour la gravure que pour le dessin ? Comment décidez-vous de traiter un sujet en dessin ou en gravure ?

Comme je vous le disais, je ne pratique pas la gravure directe. Toutes mes planches ont un dessin (ou plusieurs) à leur origine. J'aime à reprendre mes carnets de voyages et à y choisir les feuilles que je vais traiter en gravure. Cette élection me plaît beaucoup. Je réalise ainsi des séries. Les suites de gravures, c'est très joli je trouve. Ces tipules qu'on appelle « cousins » font partie d'une suite, pour le moment de douze, que j'ai nommée « Amours d'insectes ». Elles étaient sept, puis dix, puis maintenant douze. C'est délicat de les tirer ensemble sur la même feuille, peut-être irai-je jusqu'à quinze. Chacune m'évoque un endroit et un moment bien particuliers, parfois très éloignés dans l'espace et le temps. Mes carnets sont ma mémoire, des notations très personnelles et c'est un plaisir de collectionneur que d'y retrouver mes rencontres de hasard dans les paysages : ce vautour moine, pas très sociable mais qui pose si bien à son insu, cette chèvre solitaire tout en haut d'une montagne d'Arabie, ce caméléon surpris près de la tombe de Job dans le Dhofar au sud d'Oman ; toutes les petites bêtes, les plumes et les coquilles... Mes rencontres avec les gens aussi, par exemple ce vieil aveugle dans une rue de Sana'a ou cette Indienne qui regarde un défilé sur la place d'armes d'Arequipa. Toutes ces rencontres me sont précieuses. J'aurais du chagrin à laisser démembrer mes carnets Moleskine pour les besoins d'une exposition. Puis, ces petites planches gravées, dont je réalise environ une douzaine par an, viennent heureusement compléter mes expositions, que j'aime très composées, très variées. J'aime qu'il s'y trouve une multiplicité de supports, pour mon propre agrément et celui des visiteurs qui apprécient mon travail mais ne peuvent ou ne veulent pas s'offrir une grande pièce : hésiter entre différents sujets, explorer les cartons à la recherche d'autres tirages qui ne sont pas exposés, les comparer, ça leur plaît. C'est d'ailleurs une fonction traditionnelle de la gravure. Je

suis un producteur et un marchand d'images si vous voulez. Mon attachement à la gravure tient aussi à ce qu'elle paraît plus solide que le dessin, plus durable parce qu'elle est multiple, mais c'est peut-être une illusion. Tout compte fait, plutôt que de la race des graveurs véritables, je suis de celle des dessinateurs qui gravent. J'ai toujours des projets en tête et les cuivres assortis aux dimensions. Quoique intermittent, je reste un graveur actif. Et revoir Callot, Meryon, Bresdin, Bosse, Rembrandt, Goya, Hokusai – la liste serait trop longue, j'ai aussi en tête certains contemporains – éveille en moi le désir de me transporter immédiatement à ma table, avec cuivre et pointes dans la compagnie de belles musiques.

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 21e siècle

AUTEUR

THIERRY DEVYNCK

Conservateur à la Bibliothèque Fornay